

Moments choisis

■ Ce sont des histoires de petite fille, «*qu'on ne peut pas dire à l'école, et qu'il vaut mieux ne raconter à personne, d'ailleurs*».

Des histoires de famille, toutes simples mais trop intimes, forcément différentes.

Des morceaux d'enfance, celle que l'auteur, fille d'immigrés juifs espagnols, a passée dans un quartier populaire parisien, à l'aube des années 1970. Trente ans plus tard, elle les couche sur le papier à mesure qu'ils surgissent, comme un retour sur soi auquel on choisit de s'abandonner.

De l'exercice, attirant, pourageux mais difficile, Line Amselem, qui signe ici son premier récit, s'en sort joliment bien. Elle trouve le ton juste pour dérouler ces petits récits de la mémoire, égrenés sans faux éclat ni artifice. Les épisodes, brefs, se succèdent et l'atmosphère s'installe, un peu désuète, un peu âpre et surtout très lumineuse.

Dans l'évidence du présent, l'auteur se libère du mode strictement signifiant, pour retrouver avec bonheur la voie de la sensualité.

Elle goûte alors la saveur des fêtes religieuses et familiales, Pessah, Kippour ou Souccoth. Elle dit les délices du thé à la menthe et à la fleur d'oranger et «*des tartines de pain de Shabbat avec du beurre et de la confiture d'abricot*», se souvient «*des jujubes qui sont des pommes minuscules, de la grenade, des olives bizarres et des dattes*», servis à

Rosh ha-Shana, le nouvel an juif.

Elle raconte aussi «*quand la maison sent encore le matin*»,

et les lumières qui baignent

l'appartement où l'on parle le

français et l'espagnol, mêlés aux

chants des prières hébraïques

– «*C'est drôle, je les connais toutes*

quand Papa les chante et toute

seule, je n'arrive pas à en redire

une seule en entier.»

Dans ces «*petites histoires*»

souvent gales, Line Amselem

distille pourtant de sourdes

tristesses. Ainsi, l'empathie de

l'enfant pour sa mère, jeune

femme pleine encore du souvenir

de sa jeunesse tangéroise et du

brutal désenchantement de son

arrivée à Paris. Elle saisit surtout

la complexité de son identité de

petite fille juive, qui l'isole et la

construit, dans la mémoire de la

Shoah et de l'exil de ses parents.

Un récit à l'image, peut-être,

de cette chanson maternelle qui

célèbre la résistance d'une jeune

fillette face à l'oppression nazie,

celle «*qui donne de la force et*

qui fait de la peine en plus».

FABIENNE LEMAHIEU

Line Amselem, *Petites histoires de la rue Saint-Nicolas*, Allia, 10 €